Légendes de Noels.

"En ma jeunesse, c'était une coutume que l'on avait tournée en cérémonie, nous dit un vieil auteur, de chanter tous les soirs; presque en chaque famille, des *Noïels* qui étaient chansons spirituelles et naïves faites en l'honneur de Notre Seigneur. Or, cette allégresse se manifeste encore hors des églises, et l'on voit le peuple n'avoir meilleur moyen de louer un prince, lorsqu'il se trouve sur son passage, que de crier Noël."

C'est ainsi qu'au moyen âge, dans cette période de foi ardente où l'idée religieuse animait si fortement les esprits, le cri de Noël était devenu en rappelant la naissance du Christ, un gage de joie universelle et que ces chants naïfs et populaires, célébrant la naissance des princes, les victoires, le couronnement des rois, etc., etc., prirent, dans toutes nos provinces, le nom générique de "Noels". Les coutumes et cérémonies qui se rattachent à la célébration de cette fête si profondement chrétienne paraissent se rattacher néanmoins par quelques liens, à la tradition païenne.

La bûche que l'on enterre au fond de la cheminée en l'arrosant de vieux vin, nommée encore dans certaines de nos campagnes *tréfoué*, pour exprimer qu'elle devait se conserver durant la durée de trois messes, ou trois jours, et dont on garde les tisons pour préserver l'étable de la peste et la maison de la foudre, est d'origine païenne, aussi bien que les torches enflammées et chargées de rubans que les enfants promènent dans les villages en chantant pour recueillir quelques menus présents.

Au siècle dernier, en Bourgogne, garçons et filles allaient secouer des torches ardentes sous les arbres :

A chaque branchette
Tout plein mes ponchettes

chantaient les garçons.

A chaque bourgeon
Tout plein mes cotillons,

reprenaient les fillettes, les torches bénites durant la nuit de Noël ayant la vertu de détruire les insectes qui dévorent les fruits.

Puis, au soir de la fête, on chantait en chœur ce Noël d'adieu :

Adieu Noël! Bonjour des Rois.
Douze mois passés les Rois r'veni.
Noël! Noël il est parti
Sur la queue d'une petite souris
Noël, Noël il reviendra
Sur la queue d'un petit rat.
Adieu Noël! Bonjour des Rois.

C'est afin, nous disent encore les vieux auteurs, de préparer la nouvelle doctrine, que, se mêlant aux réjouissances païennes, les chrétiens cherchèrent tout d'abord à adoucir l'austérité des premiers contacts. Ceci explique comment le christianisme semble avoir hérité de quelques-uns de ces usages qui paraissent aux graves docteurs en disproportion avec la grandeur de l'idée religieuse. C'est dans le même but et pour frapper les simples esprits que l'on jouait le mystère de la Nativité dans l'église même où la Vierge et l'enfant paraissaient entre un âne et un bœuf.

* * *

La vivacité de la foi relevait ce que pouvait avoir de choquant un tel spectacle que l'on pouvait voir naguère encore en Espagne et dans des pays très chrétiens. Cependant les coutumes de Noël sont aussi très respectées dans les pays protestants. En Angleterre, Christmas est une date importante dans le cours de l'année. On partage, dans chaque famille, le gâteau de Noël, en réservant selon l'antique usage la part des pauvres; et en souvenir du Roi Henri II Plantagenet qui régnait en 1154, et qui lui-même servait à table son fils, Roi du festin, on sert encore en beaucoup de maisons une tête de sanglier couronnée de laurier et de romarin, avec les deux défenses la pointe dans une orange. L'arbre de Noël chargé de lumières et de présents est originaire de la Germanie.

Mais où se rattache la naïve et touchante légende du soulier placé dans la cheminée, durant la veillée de Noël, pour recueillir les dons de l'enfant divin, venu comme un ami apporter à chacun l'objet de sa secrète convoitise? Vainement, avons nous consulté toutes les encyclopédies; vainement, nous sommes-nous adressé aux professeurs les plus autorisés, à des théologiens dont la science profonde a creusé tous les textes, à l'inépuisable érudition des directeurs de nos bibliothèques publiques: la tradition reste muette sur cette gracieuse légende, qui s'est maintenue avec une persistance singulière, faisant tressailler de curiosité et de plaisir l'âme émue de tant de générations enfantines!

Dans les plus pauvres logis, dans ceux-là mêmes où siège la misère, la mère trouve encore à glisser quelque fortuite douceur dans le pauvre petit soulier béant auprès de l'âtre éteint. Dans quel cœur ingénu a fleuri la pieuse chimère? Cette subtile légende n'est-elle pas le premier lien qui se fait sentir à l'âme chrétienne pour concevoir le précepte sacré de l'amour de Dieu se manifestant comme le principe de toutes les joies, la consolation de toutes nos douleurs? Elle ne peut être originaire de la Palestine où les enfants, aujourd'hui encore, ne connaissent point le luxe de la chaussure; où dans la plupart des logis, la cheminée reste absente!

C'est à l'époque du moyen-âge, sans doute, qu'il faut faire remonter une telle coutume, la chaussure étant alors un objet de luxe et comme le symbole des dignités les plus élevées. On sait que les lois somptuaires réglaient l'usage qui devait en être permis à chacun selon son rang.

Les Gallo-Romaines de grande naissance avaient seules le droit de chausser les "péribarides" qu'elles se faisaient un honneur de porter dans les cérémonies. Tandis que les Gauloises de haute lignée chaussaient pour sortir la "sandale," qui remplaçait la "lancia," sorte de pantoufles d'intérieur, ou bien le "cothurne," riches bottines ornées de bandelettes brodées, laissant aux femmes du peuple les "campodes," chaussures de cuir, légères et rustiques, qui étaient d'un usage général.

Les filles de Charlemagne, l'aînée, Rotrude, qui marchait enveloppée dans un manteau chargé de pierreries; la seconde, Berthe, qui mêlait à ses tresses blondes des bandettes violettes; Gisia qui portait un voile de pourpe; Rhodaïde montée sur un cheval surpebe et dont la chalmide était retenu par une agrafe en pierreries d'une rare magnificance; Théodrade enfin, dont le manteau couleur d'hyacinthe était rehaussé de peaux de taupes, avaient adopté le "cothurne grec" chargé de lames d'or imité des femmes de Byzance.

* * *

La magnificence dans la chaussure semble avoir été, durant de longues années, le souci des belles, plutôt que l'étroitesse du pied. Sans parler de la folie séculaire qui assura le règne des souliers à la poulaine, cette longue pointe d'étoffe qui dépassait le pied de plus d'une aune, les collections de chaussures des temps anciens offrent les spécimens les plus curieux, attestant le goût et l'habileté des ouvriers qui les travaillaient. A côté de ces poulaines exagérées, les souliers à patins et à haut talons offrent une brusque transition. La reine Catherine de Médicis, rivale de Diane de Poitiers, était fière de la beauté de ses jambes. Elle fut la première à chevaucher, assise sur une selle de côté, avec une robe ouverte qui laissait voir la jambe simplement recouverte d'une chausse de soie et le pied chaussé de fins souliers.

Comme la Reine était de petite taille, pour se rehausser elle adopta les hauts talons, qui la forçaient à marcher comme sur la pointe du pied. Les dames de la Cour suivirent son exemple, et c'est ainsi que l'usage général des patins à hauts talons date du règne de Henri II. Une semelle de cuir ou de liège était posée à plat de la base du talon à la pointe du pied pour permettre aux femmes de marcher dans la boue, préservant un peu la chaussure luxueusement ornée.

A côté des bottes fortes et des chaussures d'usage extraordinairement volumineuses que portaient les hommes, les charmantes fantaisies des règnes de Henri III, Louis XIII, Louis XIV et celles du dix-huitième siècle attestent, surtout parmi les femmes, le souci de rehausser leur statue par la hauteur et l'étroitesse des talons, qui dans certains spécimens, ne paraissent pas compatibles avec l'équilibre humain. Aussi les grandes dames de ces époques, paraissent dédaigner de toucher à la terre, chemicaient-elles surtout sur leur palefroi, ou bien en "char branlant", ou dans les grands carosses de Cour.

Les souliers en cuir blanc semblent avoir été à peu près usuellement adoptés pendant une période de plusieurs siècles! Les femmes de haut rang les remplaçaient par des souliers en étoffe extrêment ornés. C'est ainsi qu'à Cluny on peut voir des souliers provenant de la garde-robe de Catherine de Médicis. Ils sont à longue pointe plate et carrée, garnis jusqu'au cou-de-pied d'une étoffe de soie brodée de rosaces de dentelle d'argent très serrées. Le reste du soulier est en cuir blanc ainsi que le talon haut et droit, et le patin réunit ce talon à la pointe du soulier. Que de souvenirs évoqués par ces vestiges gardant l'empreinte vivante de celles qui les ont portés! Parmi tant de reliques nulle n'est plus poignante qu'une paire de petites pantoufles en soie verte, de nuance indécise, si étroites, si menues que le pied seul de Cendrillon eût paru digne de les chausser.

Ce sont les souliers de la princesse de Lamballe; pied d'enfant et de héros, qui donna sa vie à qui elle avait donné son cœur.

Les étroits souliers de satin noir de l'impératrice Joséphine, posés auprès du soulier d'or de Napoléon, dont les proportions sont presque féminines, racontent aussi toute une legende d'amour, de gloire et de douleur.

Parmi tous les genres de chaussures réunis dans cette curieuse collection, à laquelle attribuer l'origine de la légende que nous cherchons? Nous serions reconnaissants à qui nous la ferait connaître.

Petits souliers de Noël qui chaussez les pieds roses de tant d'êtres chéris dont les destins nous sont fermés, apportez du moins à chacun, avec les fragiles hochets qui causeront leur joie, l'illusion durable d'un rêve de foi!

PETITE FEE.

Par M. Gabriel Mourey.

Dans un vieil agenda qui porte inscrit en chiffres d'or sur sa couverture noire—l'or a blanchi et ce noir et ce blanc ont quelque chose de funéraire—le millésime de 1880, je retrouve à la date du 1er octobre, ces quelques mots: "Quitté Mûres-les-Bains; rentré à V...."

Rien de plus; et il a suffi de ces dix syllabes pour faire surgir à mes yeux tout un passé presque oublié, enfoui, étouffé au fond de ma mémoire sous le poids de tant d'autres souvenirs, accumulés depuis. Y avais-je jamais repensé à cette autrefois? Il me parut d'abord que non, et que ces mots écrits sur la page blanche perpétuaient un incident de l'existence d'un autre; je m'y arrêtai cependant, je regardai fixement les lettres dont ils sont formés: elles s'animèrent peu à peu, et peu à peu, comme naît au rythme de certaines phrases musicales, à mesure qu'elles se déroulent, toute une série d'impressions familières, parfums, formes, couleurs, peu à peu se glissèrent, s'insinuèrent entre les mots naguère vides de sens, mille détails incomplets mais précis, une infinité de sensations, une cohue de sentiments, d'émotions: ils se pressaient, accouraient, se bousculaient, se confondaient, foule confuse au sein de laquelle je commençais à reconnaître des amis de jadis.

Le décor où ils renaissaient était celui d'une petite station thermale, Mûres-les-Bains, où, durant plusieurs étés consécutifs Mûres ne se trouvait qu'à deux heures de chemin de fer de la ville de V.... où nous habitions—nous passâmes, mes deux sœurs et moi, nos grandes vacances. Notre père, que ses affaires retenaient à V.... toute la semaine, venait nous y rejoindre du samedi soir au lundi matin.

L'établissement de bains et le seul hôtel occupaient le corps de logis et les communs d'un château du siècle dernier; dans la chapelle même on avait installé les piscines. De grandes terrasses à balustrades ornées de vases et de statues dominaient un beau parc à la française avec ses allées régulières, ses murailles d'arbustes taillés, ses jets d'eau, ses perspectives savantes. Notre imagination d'enfants peuplait ce paysage de bergers et de bergères pareils à ceux dont les toiles peintes du grand salon de l'hôtel nous offraient la plaisante image: nous les enviions et nous les aimions. En réalité, notre existence à Mûres-les-Bains ne manquait point d'analogie avec la leur. Elle s'écoulait en journées de jeux naïfs, de joyeuses promenades, de longs repos sous les vieux arbres, dans une simplicité toute pastorale. Tous les baigneurs, en effet, je veux dire les quelques familles des petites villes environnantes qui avaient adopté Mûres comme séjour d'été, se connaissaient: on vivait en commun, sans cérémonie ni contrainte, d'une façon familière qui rappelait, à en croire les grands'mamans, les douces mœurs du temps béni où régnait le roi Louis XVIII.

* * *

Mais une exquise figure, toute de fraîcheur et de grâce, toute de sourires et de lumière rayonne, ressuscitée, devant mes yeux, et tout le reste s'efface. Figure de jeune fille aux longues tresses, aux rubans envolés, aux claires robes de toile fleurie que je revois se détacher sur le fond vert des prairies, avec des gestes légers, de fines attitudes dont le souvenir, en se précisant, m'emplit de regret.

De deux ans à peine plus âgée que moi, elle m'apparaissait revêtue d'un prestige qui me rendait faible et timide en sa présence, malgré l'intimité où nous vivions. Elle avait toujours raison, à mes yeux, et je la jugeais incapable de se tromper en quoi que ce fût; en vérité, elle me semblait composée d'une autre substance que celle dont sont faites la plupart des créatures humaines. Je ne puis m'empêcher de sourire en me rappellant aujourd'hui la principale cause de ce sentiment où l'admiration tendre, la crainte émue s'unissaient à une espèce d'enthousiasme naïf, qui m'eût rendu capable de quelque acte d'héroïsme pour satisfaire le moindre de ses désirs. Le père de Geneviève, le baron Desramelles, ancien député à l'Assemblée nationale avait failli être ministre sous la présidence du maréchal: cela me donnait bien le droit d'éprouver quelque orgueil à être l'ami le plus intime de sa fille. Elle vivait presque toute l'année séparée de lui, confiée à la garde d'une vieille tante qui l'avait élevée, la baronne Desramelles étant morte en la mettant au monde.

Geneviève était la joie, la lumière de Mûres-les-Bains. Elle répandait sur cette société un peu morne de la petite station sa grâce souriante et fraîche et tout le monde l'adorait. Elle présidait à nos jeux, inventait pour nous amuser, mille fantaisies, s'occupait de tout et de tous, prévenante, expansive, toujours joyeuse et de jolie humeur. Mon père, dans un élan d'affectueuse gaîté, l'avait baptisée, un jour du nom de "Petite fée!" et ce nom lui était resté. On ne l'appelait pas autrement, et, toute la journée, il vibrait dans l'air, comme un son de clochette fleurie: "Petite fée!.... Petite fée!"

Entre Petite Fée et moi, des liens de tendre camaraderie s'étaient noués qui se resserrèrent, cette dernière année de notre séjour à Mûres, en un sentiment plus intense, plus reel, quoique non moins vague. C'est que, en vérité, nous eussions été bien en peine d'exprimer, même de la manière la plus imparfaite, ce que nous ressentions l'un pour l'autre, tant cela était quelque chose d'indefinissable, de naturel, oui, quelque chose d'aussi naturel, d'aussi normal que de respirer, de voir, d'entendre. Nous éprouvions à nous trouver ensemble un plaisir inconscient et délicieux, la plénitude des organismes en belle fonction: nous étions pareils à des fleurs qui poussent, à des fruits qui mûrissent dans une terre vierge.

Ainsi, nous ne nous efforcions nullement de nous rapprocher sans cesse, et cela avait lieu cependant du matin au soir, et nous n'aurions pu imaginer qu'il en fût autrement. Les choses étaient telles, voilà tout, et nul n'y trouvait à redire: Petite Fée avait quinze ans à peine et moi treize.

* * *

Il était un fait, toutefois, qui m'inquiétait et me donnait à réfléchir. Pourquoi, dès que nous nous trouvions seuls, étions-nous saisis de crainte? Une gêne nous paralysait et, naguère rieurs, nous devenions presque tristes; de grands silences s'élevaient entre nous, et nous n'osions plus nous regarder. C'était tout vraiment et cela nous semblait étrange, car nous ne parvenions pas à découvrir—nous occupions-nous de la chercher?—la cause de ce trouble.

Cependant, septembre touchait à sa fin; la rentrée des classes étant fixées au 4 octobre, qui était un lundi, mon père décida que notre retour à V.... aurait lieu le 1er. Il nous en informa, avec la solennité qu'il mettait en toutes choses, le dimanche précédent; mes deux sœurs, Petite Fée et sa tante assistaient à cette grave déclaration.

Si prévus qu'ils soient les événements de ce genre prennent dans la vie puérile l'importance d'une catastrophe. Nous demeurâmes tous muets, immobiles. Je regardai Petite Fée: elle était toute pâle, et il me sembla voir briller des larmes dans ses yeux.

Dès lors, notre joie fut morte et nous passâmes les quatre jours qui nous séparaient de la date fatale dans le plus morne ennui. Une lettre de M. Desramelles, où il annonçait à sa sœur l'intention formelle d'emmener Geneviève à Paris pour l'hiver, survint sur ces entrefaites pour aggraver notre tristesse.

La veille de mon départ arriva. Il faisait un de ces temps voilés de fin d'été qui donnent aux paysages une forme indécise et où l'on croirait vivre dans un crépuscule. Petite Fée et moi nous nous évitions presque depuis deux jours, sans doute par un instinct de nous épargner la souffrance de trop de regrets et comme pour nous détacher plus complètemedt l'un et l'autre, afin que la séparations fût moins cruelle.

Comme nous sortions de table, cependant, après le déjeuner, ce jour-là elle se rapprocha de moi et me dit à voix basse:

—Je t'attendrai, ce soir, vers six heures, près du pont, sur la route de V .... Viens me rejoindre.

—Pourquoi? demandai-je. Que peux-tu avoir à me dire? Cela est mal: je n'irai pas....

—Tu viendras, reprit-elle d'une voix ferme.

* * *

Et nous nous séparâmes. Je prétextai des préparatifs de bagages, mes livres à mettre en ordre, et je disparus pour l'après-midi entière. J'errai dans les bois, en proie à une agitation indicible, attendant l'heure du rendez-vous. Qu'allait-il se passer? J'avais peur; une angoisse étrange me prenait à la gorge.

Le soir descendit rapide dans le ciel gris. Petite Fée parut. Je la vis venir de loin sur la route; mon cœur battait à éclater. Quand elle ne fut plus qu'à une petite distance de moi, elle se mit à courir: je me précipitai aussi au devant d'elle, et nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre.

—Nous ne nous reverrons peut-être jamais plus, répétait elle, toute secouée de sanglots....

Et je répétai, après elle:

—Nous ne nous reverrons peut-être jamais plus....

Quand elle fut un peu calmée:

—Tu ne m'oublieras pas, promets-le moi....jure-le moi....

Je jurai, sans bien me rendre compte de l'engagement que je prenais.

Et nous demeurâmes longuement embrassés. Je sentais les pleurs de Geneviève inonder mes joues. J'essayai de la consoler:

—Voyons, Petite Fée, un peu de courage. Ne pleure pas.... puisque je te jure de ne jamais t'oublier. Je me fâche pour toujours avec toi, si tu continues de pleurer.

Je ne comprenais rien, en vérité, à sa douleur, j'éprouvais plutôt un soulagement à voir qu'il suffisait de si peu pour la calmer, la promesse de garder fidèlement son souvenir. Et, cette promesse faite, il me parut que c'en était vraiment fini de notre tristesse, que tout notre désespoir de ces derniers jours était sans raison, maintenant que nous nous étions juré l'un à l'autre de ne jamais nous oublier.

Et quand, le lendemain matin, dans le grand soleil, au moment du départ, nous nous embrassâmes, c'est un sentiment de joie qui emplissait notre cœur, l'assurance puérile de dompter l'avenir, l'illusoire espoir de vaincre l'oubli et, de la voiture qui nous emportait vers la gare, mes deux sœurs et moi, je regardai se rapetisser de plus en plus la silhouette de Petite Fée, là bas, au bout de la route droite où la clarté de sa robe était pareille à une fleur perdue sur l'horizon vert des prairies.

L'HIVER.

L'hiver, ce dur et sombre
Criminel est venu,
Laissant tomber son ombre
Froide sur un sol nu.

Il fera froid, mes dames,
Bien froid, cet hiver-ci,
Pour les enfants, les femmes
Et les pauvres. Aussi,

Aussi, sans être prêtre
Par droit de saint-mérit,
Ma s croyant Dieu non maître
Je vous dis simplement

Pour que le ciel, mesdames,
Un jour vous sauvegarde
Donnez aux pauvres les rames
Vos vieux manteaux d'hiver.

J. G.

CADEAUX "PORTE CHANCE"

L'excellente Mme de Thèbes chiromancienne mise à la mode par Dumas fils, a donné à l'un de nos confrères des renseignements précieux sur les cadeaux porte veine et les cadeaux porte guigne (ne manquez jamais de frapper trois petits coups sur du bois quand vous aurez prononcé ce vilain mot).

Elle réfute d'abord le préjugé en faveur de la couleur verte. En tous temps, on remarqua que les gens qui portaient du vert étaient malheureux. On leur disait «Espérez! Espérez!» d'où le vert est devenu la couleur de l'espérance. N'en portez jamais (Exemple: Alceste, l'homme aux rubans verts).

Si vous envoyez des fleurs, gardez-vous de choisir des tulipes présage de malheur, ou des myrtes, pronostic de tristesse, les roses, fort bien: du gui, encore mieux. Mais le vrai gui est rare. Tout ce qui tient au gui annoncé succès par la force de la volonté. Une branche de chêne nouée d'un ruban rouge serait un cadeau d'excellent augure, et économique, ce qui ne gâte rien.

Un chien, ou un jouet représentant un chien, cadeau bien choisi, porte chance. Le petit cochon, une mystification de [illegible]. Une salière garnie de sel, sans poivre devra encore [illegible] que avec une reconnaissance [illegible] ne peut qu'augmenter [illegible] est une pièce d'art. Gardez-vous de donner des ciseaux, ou rien coupant, même en exige-t-on [illegible] en échange.

Les métaux sont grands conteurs de la chance et de son contraire. Donnez des bijoux [illegible] tés sur argent aux brunes: [illegible] ne de l'imagination, et elles plutôt positives; montrez-[illegible] aux blondes, l'or leur donne [illegible] raison, par quoi pèchent ces [illegible] reuses beautés. Quant aux [illegible] res, on sait que les rubis, la [illegible] paze, l'améthiste sont des pierres heureuses, l'émeraude et l'[illegible] des pierres de malheur.

On parle de voyages

—J'ai maintenant le cœur [illegible] déplacements, dit un petit [illegible] sieur à prétentions ridicules [illegible] bineur féroce.... Je ne vois [illegible] plus qu'au «pays du mufle».

—Mon cher, réplique vivement S...., c'est le seul voyage que tu puisses faire sans sortir de toi!

---

vie d'enfant.

En cheminant dans la bruine, mon cadeau sous le bras, je me remémorais ces délicieux réveils du premier matin de la nouvelle année, au fond de ma petite ville de province. L'angelus de six heures avait à peine tinté que déjà mes yeux grands ouverts fouillaient l'alcôve. Tout dormait encore à la maison, mais au loin, par les rues ténébreuses, résonnait l'aubade que les tambours de la garde nationale donnaient aux notables de l'endroit; peu à peu, les roulements rythmés se rapprochaient, on battait un ban devant notre porte, puis la rumeur s'assourdissait de nouveau et se perdait au fond des faubourgs. Les grises lueurs de l'aube blanchissaient la fenêtre, et, n'y tenant plus, je sautais hors du lit, j'allais pieds nus débiter mon compliment annuel à ma famille et j'apercevais le théâtre tant désiré, posé sur une console entre les deux croisées, et à demi-enseveli encore dans une ombre mytérieuse qui grandissait l'attrait de ce cadeau inespéré....

II

Ces ressouvenirs m'avaient d'abord pénétré d'admiration pour le joujou destiné à la progéniture de mon chef; puis, à mesure que je me rapprochais de la maison de ce solennel fonctionnaire, je sentais,—était-ce l'effet de la pluie ou le poids du paquet?—je sentais mon enthousiasme tomber comme une omelette soufflée qu'on laisse refroidir. Je ne suis pas un mondain et je ne fais à la femme de mon supérieur qu'une visite par an. L'idée de me présenter, avec mon théâtre sous le bras, dans ce salon où il y aurait peut-être d'autres visiteurs, me donnait la chair de poule, et je commençais à avoir des doutes sur l'accueil réservé à mon cadeau.

Arrivé à la porte-crochère, j'étais presque tenté de rebrousser chemin.

Enfin, je prends mon grand courage et j'entre.

Escalier monumental, chauffé au calorifère et recouvert d'un tapis qui assourdissait discrètement le bruit des pas. Mon chef demeure au troisième étage. A chaque degré que je montais, je sentais s'accroître ma timidité naturelle et se poser devant moi une série de questions embarrassantes:

—Entrerai-je tout de gô avec mon théâtre? Ou le laisserai-je discrètement dans l'antichambre, après avoir prévenu le domestique? Pourtant, si l'enfant est au salon, peut-être serait-il préférable de lui offrir tout de suite mes modestes étrennes?

Je sonne, en proie toute ces perplexités. On m'ouvre, et dès l'entrée, en voulant me débarrasser de mon parapluie, je laisse choir mon paquet, qui roule bruyamment sur le plancher. Justement, la femme de mon chef sortait du salon pour reconduire une visiteuse. Elle m'aperçoit agenouillé sur le parquet et ramassant mes marionnettes qui s'étaient éparpillées dans la chute. Je lui explique en bredouillant l'objet de ma visite, et, avec un sourire mal dissimulé au coin des lèvres, elle nous introduit, moi et mon théâtre, dans le salon plein de dames.

Je n'ai jamais su entrer dans un salon où il y a du monde. Il me semble que tous les yeux sont fixés sur ma chétive personne. Mes jambes flageolent, je me heurte maladroitement aux meubles et je me dirige cahin-caha vers l'enfant de la maison, que j'avise dans un coin, chevauchant un dada de carton presque grand comme nature.

Le moutard en veste de velours et en bas rouges a déjà autour de lui un tas de jouets luxueux: — écurie pour huit chevaux, chemin de fer à vapeur forteresse bondée de soldats faisant l'exercice.

Au milieu de ces splendeurs, je pressens que mon pauvre joujou de bazar va faire triste figure, et ce pressentiment augmente encore ma timidité.

—Paul-Emile, dit la mère avec une nuance de dédain poli dans l'intonation, remercie M. Tristan qui a la gracieuseté de t'apporter un théâtre.

Et moi, avec des doigts tremblants, je désemmaillote mon Opéra de son enveloppe de papier gris, et je mets mon offrande aux pieds de Paul-Emile, qui demeure majestueusement perché sur son cheval.

Puis, je me rassieds sur le bord de ma chaise. Je ne sais trop que dire; d'ailleurs, on ne songe pas à m'adresser la parole. La conversation a repris son cours un moment interrompu. La dame du logis, qui se pique de littérature, donne son avis sur la dernière pièce et sur le dernier roman à la mode; moi, qui n'ai ni lu le roman ni vu la pièce, je me tiens coi sur ma chaise et j'écoute avec un vague sourire.

Au bout d'un quart d'heure, je voudrais bien m'en aller, mais je ne sais pas plus sortir que je ne sais entrer, et j'envisage avec terreur le moment où il faudra me lever, saluer la maîtresse de la maison et me retirer sans me heurter de nouveau à un meuble. Je me résigne donc à rester en tête-à-tête avec Paul-Emile, qui, du haut de son coursier, contemple avec une indifférence méprisante mon pauvre théâtre de carton mal doré. J'ai la conviction que ce petit est profondément humilié de la mine piteuse que fait mon joujou plébéien parmi les jouets perfectionnés, et je me sens moi même désagréablement mortifié. Je n'écoute plus le murmure des conversations; je ne desserre plus les lèvres; j'observe curieusement la figure pâlotte de ce jeune blasé, qui se balance nonchalamment sur son dada de carton, et je lui adresse moi-même un bout de discours:

—Jeune Paul-Emile, tu fais fi de mon théâtre! Puisque je n'ai pas réussi à te plaire, je veux au moins t'offrir un souhait. Les souhaits sont les cadeaux de Nouvel-An des pauvres diables. Voici celui que je forme pour toi du fond du cœur: "Dans la vie, ne sois pas un timide. L'illustre Romain dont tu portes le nom n'en était pas un, et bien lui en a pris. La timidité est un péché capital. Elle a sa racine non-seulement dans une sorte de faiblesse nerveuse, mais surtout dans une crainte exagérée du ridicule et dans une préoccupation maladive de l'opinion des autres. Au fond de tout homme timide, il y a un orgueilleux tellement inquiet de savoir ce que le public pensera de sa propre personnalité que cette inquiétude lui ôte toute sécurité d'esprit et toute initiative. Les timides, outre qu'ils se nuisent à eux-mêmes,—et j'en sais quelque chose, hélas!—sont des non-valeurs au point de vue social. Ils font faillite à la société de tout fonds d'énergie vitale dont on les croyait doués, et qu'ils n'ont pas su mettre en valeur. Ah! pour mon compte, petit Paul-Emile, combien de faillites de ce genre-là j'ai sur la conscience! Manque d'initiative, mouvements de sensibilité paralysés par un sot respect humain, silences coupables quand il aurait fallu parlait, et paroles stériles quand il aurait fallu agir! Si la fortune est à ceux qui osent, comme dit le proverbe, par un juste retour la malchance est le lot des timides, et franchement ils n'ont que ce qu'ils méritent! Je te souhaite donc jeune Paul-Emile, d'avoir de bonne heure l'aplomb et la crânerie nécessaires pour marcher dans la vie sans défaillance. Aie le verbe haut, la parole facile, le regard assuré; choisis toi un bon tailleur, afin que tu ne sois pas ridicule dans tes vêtements; rien ne pousse à la timidité comme la conscience d'être mal habillé. Tu arrives à une époque terriblement pratique, où ceux qui ne sauront pas jouer du poing et des coudes dans la foule risqueront fort d'être écrasés. Tu auras besoin de toutes les qualités que je te souhaite pour ton jour-de-l'an. Ah! si l'on pouvait recommencer sa vie et se douer soi-même à sa naissance, comme les fées jadis octroyaient des dons à leurs filleuls, je me donnerais la vigueur d'un Hercule, la langue dorée de dix avocats, l'esprit positif et la crânerie. Par contre, je me garderais bien de me gratifier d'une imagination rêveuse, ni d'une nervosité de sensitive, ni d'une modestie hors de saison. Mais on ne refait pas sa vie, et comme le dit Jean-Paul Richter, à propos justement d'une dernière journée de décembre, "ce qui est mort est mort, ce qui est passé est passé". Je ne réveillerai pas plus les espérances qu'on avait pu concevoir de moi à mon berceau, que je ne réveillerai le son de ces tambours qui me déjà naient l'aubade du Jour-de-l'An dans ma petite ville de province. Je suis pareil à une vieille intelligence qui a déjà tant fait de chemin qu'elle en est toute démodée et poudreuse, et que bientôt on remisera sous le hangar. Au lieu des aubades matinales, je n'entends plus, dans le réduit où je me tiens à l'écart, que l'harmonie des derniers bruits du jour, quand le brouillard monte des vallées, quand les toits fument et que les lumières de la nuit s'allument une à une. Toi, Paul-Emile du haut de ton dada de carton, tu commences tes premières chevauchées à travers la vie; c'est pourquoi je te souhaite de te tenir bien en selle et surtout de savoir oser!"

III

Il faut croire qu'en discourant ainsi, mentalement, j'avais la mine passablement grotesque, car Paul-Emile me dévisageait de cet air impertinement curieux dont les enfants regardent les gens âgés et les fâcheux: je me suis levé, j'ai salué timidement à droite et à gauche, manœuvrant maladroitement à travers les jouets épars, les jupes à traîne, les fauteuils et les poufs, j'ai gagné la porte et m'en suis allé, suivant mon habitude, "Gros-Jean comme devant".